

## Madagascar

« *Méfiez-vous des blancs, habitants du rivage.* »  
(Évariste Desiré de Forges, vicomte de Parny,  
1753 - 1814, *Chansons madécasses*, Chanson V)

Le Musée du Quai Branly n'a rien perdu de son charme, ni sa jungle artificielle de son éclat, en cette saison d'automne où flamboient les feuillages tandis que nous est offerte la riche exposition *Madagascar, arts de la Grande Île*. Nous l'avons visitée mercredi matin, en compagnie d'un public attentif et pas trop nombreux.

Suivant une mode sans doute justifiée par le souci de préserver des documents fragiles de la lumière, le parcours est plongé dans la pénombre, mais un éclairage judicieux permet de lire panneaux explicatifs et pancartes et de bien voir les objets exposés, ce qui est la moindre des choses mais n'est pas toujours réalisé. Comme il se doit, on commence par situer l'île de Madagascar dans l'Océan Indien, séparée de l'Afrique par le canal de Mozambique, large de 419 kms au minimum. Un peu plus grande que la France, elle est peuplée depuis 4 000 ans au moins dans sa partie nord, et depuis 3 000 ans au sud par des navigateurs venus d'Austronésie et d'Afrique, avant l'arrivée d'Indiens, d'Arabes, d'Iraniens et, à partir de 1500 seulement, des Européens. L'exposition insistera beaucoup sur ces métissages et leurs divers apports. Pendant quatre siècles, les guerriers des différents royaumes qui se partageaient l'île empêchèrent ces derniers venus – Portugais, puis Anglais et Français – sinon de prendre pied, du moins d'étendre leurs conquêtes au-delà des rares places fortes qu'ils établirent. Unifiés par les Mérinas au XIX<sup>e</sup> siècle, les Malgaches se sont

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

occidentalisés en acceptant certaines influences et en se convertissant au christianisme (aujourd'hui, 41% de chrétiens, protestants et catholiques à part égale, 20 000 orthodoxes et une petite minorité musulmane), la religion traditionnelle ayant bien résisté. La France finit par établir son protectorat et à la faveur d'une révolte durement réprimée, par coloniser l'île, œuvre parachevée en 1897 par notre vieil ami Galliéni, qui s'étant fait la main en Indochine et en Afrique, a pu massacrer à cœur joie, préparant ses exploits de la Grande Guerre. La colonie sera durement exploitée (institution du travail forcé, jusqu'à 1924, rétabli un temps par Vichy). La révolte de 1947 est durement réprimée. Enfin Madagascar reprend son indépendance en 1960. Mais ce sera pour tomber sous la coupe de gouvernements militaires incapables (par nature) et instables, qui achèveront d'en faire l'un des pays les plus pauvres de la planète (424 \$/hbt de PIB, quatrième parmi les plus pauvres). La partie historique est simplement effleurée, caractérisée par l'allusion et l'occultation de certains points : on ne veut fâcher personne. Mais ce n'est pas le véritable sujet de l'exposition, les grands repères sont posés et l'éblouissement commence avec la première section des « arts » malgaches.

« Arts » est à prendre ici dans les deux sens principaux du mot : c'est d'abord celui, récent, d'activité à visée purement esthétique qui est illustré, avec une vidéo présentant le peintre et sculpteur contemporain Temandrota que l'on voit, sur un minable marché aux puces d'Antanarivo, où l'on perçoit toute la misère dans laquelle ce malheureux peuple est actuellement plongé, récupérer les déchets qui sont les matériaux improbables de son œuvre : vieille planche, touches de téléphone... On apprendra plus loin que la peinture a été introduite par André Ceppalle (1797-1845)

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

sous Radama Ier, et qu'Ange Supparo, premier lauréat du Prix de peinture de Madagascar et de la Réunion, a fondé la première école de peinture en 1913, bien avant l'ouverture d'une école des Beaux Arts en 1922 à Antananarivo. Le modèle européen s'y impose donc dans un premier temps, puis elle s'en émancipe. La photographie est représentée en particulier par les témoignages de Pierrot Men et de Coarano (femme de pêcheur, joueurs d'accordéon), de Ramilijaona (portraits). La sculpture est illustrée d'abord, ici, par un gardien de zébus du début du XX<sup>e</sup> siècle, Tongamana (ses statuettes de bois sont ornées de fragments de peau de zébu dont les poils figurent cils et barbe) mais elle s'épanouissait de longue date dans les objets utilitaires de « l'Espace intérieur » : volets et portes, bois de lits sculptés (où le motif du défilé militaire se développe à l'aise, statuettes anthropomorphes des montants, lampes de terre ou de fer, dont la quantité de mèches est proportionnelle à la richesse du propriétaire. Cet espace intérieur, organisé autour du poteau central, en fonction des signes du zodiaque malgache et des points cardinaux (Nord sacré, Sud profane, Nord-Est réservé au culte des ancêtres) peut receler des trésors : vannerie, bouteilles, énormes pots à miel, petits coffres, instruments de musique tels que cithares tubulaires dont l'origine est en Austronésie, flûtes et luths d'origine arabe, bijoux d'argent de formes très modernes (mais il est vrai que les pièces présentées ne datent que du XIX<sup>e</sup> au début XX<sup>e</sup> siècle) comme ce bracelet en forme de serpent, statuettes et matériel de divination, de guérisseurs, cuillères dont certaines, au manche anthropomorphe, rappellent la fameuse petite cuillère à fard égyptienne du Louvre célébrée par le film de Carlos Vilardebo. Enfin un beau diaporama, présente les différents aspects de l'architecture de bois, de terre, de roseaux ou de bambous, et aussi de pierre, bientôt influencée par le

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

modèle colonial.

La dernière section, consacrée au monde des dieux et des morts, évoque très rapidement la religion traditionnelle avec Zanahary, Dieu unique jamais représenté, la circoncision, la magie – amulettes *Ody* à usage individuel comme ce collier en couenne de sanglier velue, talismans *Sampy* à usage communautaire : lianes nouées, matières et formes variées telles que statuettes de terre, de corne... S'il est impossible de fléchir Zanahary par la prière, on peut en effet obtenir l'aide et la protection des morts, d'où l'importance du culte des ancêtres : au sortir des espaces ténébreux qui aujourd'hui renferment toute exposition (leurs concepteurs se rendent-ils compte qu'ils bouclent en quelque sorte l'histoire de l'art, commencée dans d'obscures cavernes, en faisant rentrer les œuvres dans les sombres labyrinthes où ils les présentent ?) s'ouvre une grande salle très claire peuplée de sculptures d'oiseaux, ibis, spatules, canards à bosse (symboles de fécondité) et de poteaux funéraires traditionnels auxquels sont jointes des œuvres modernes d'un goût douteux qui s'en inspirent comme celles d'Efiambelo (1925-2001). En revanche les pagnes en textiles contemporains de Mme Zo, née en 1956, n'ont rien à envier à ceux qui sont taillés dans des étoffes traditionnelles, souvent superbes, de soie, de coton, de fibres de palmiers, de bananiers, de bambous, soie tissée par un araignée locale. Ces vastes pagnes (*lambas*), caractéristiques du costume traditionnel, sont aussi ceux dont on enveloppe les corps des ancêtres extraits pour deux jours des tombeaux au cours d'une cérémonie célébrée tous les cinq ans, le *famadibana* ou retournement des morts, pratiquée dans les ethnies Sihanaka, Mérina, et Betsileo, avec chants et danses (où ne se retrouve pas le rythme africain) présentée par un film saisissant.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

Le Témoin gaulois, qui n'a vu ni ne verra de sa vie la Grande Île, y a pourtant de fortes attaches : son existence lui fut révélée vers 1943 (il avait neuf ans) par un roman pour la jeunesse dont il a presque tout oublié, en particulier le titre, mais dont il a retenu que les héros (blancs) tombaient aux mains d'une « tribu » féroce (mais il y avait aussi de bons « indigènes », comme dans toute la littérature coloniale) et réussissaient à échapper à une mort affreuse en mettant à profit une fête où tous les villageois avaient fini par sombrer dans une ivresse bestiale (celle des colons étant évidemment toujours élégante). En 1945-46, le filleul de guerre de sa sœur, un paysan malgache enrôlé de force pour sauver la Patrie des Droits de l'Homme, et qui, malgré six ans de guerre et de captivité et deux balles de mitrailleuse dans l'épaule, s'est sans doute vu refuser la carte d'Ancien combattant faute de preuves écrites à la fois exigées et refusées par l'administration, lui donna une tout autre idée de son pays et de son peuple. Dans les années 1950, ce fut un autre Malgache, étudiant en médecine et locataire de ses parents, qui acheva de mieux l'informer, en lui prêtant une histoire de Madagascar qui insistait sur les règnes des huit souverains de la dynastie Mérina qui précédèrent la colonisation, soit : Andrianampoinimerina né en 1745, premier roi de Madagascar (1787–1810), Radama Ier, né vers 1793 (1810–1828), puis la reines Ranaivalona I<sup>ère</sup>, née vers 1788 (1828–1861), veuve du précédent, son fils Radama II, né en 1829 (1861–1863), sa nièce et belle-fille Rasoherina née en 1813 (1863–1868), sa cousine née en 1829, Ranaivalona II (1868–1883) et Ranaivalona III, nièce de la précédente, née en 1861 (1883–1897) et morte en exil en 1917. On y découvrait un pays dont la Cour, au moins, était très occidentalisée, en relation avec l'Angleterre, la France, les États-Unis, l'Allemagne, convertie au protestantisme, mais poursuivant la résistance opiniâtre aux tentatives de colonisation,

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

des reines issues de la noblesse (*adriana*) bientôt soumises à leur premier ministre et époux roturier (*hova*)... On trouvera au sujet de Paul et Raymond plus de détails au chapitre *Malgaches* de [Rue Demours](#), pages 86-87.

Est-ce à cause de ce dernier texte ? Le Témoin gaulois compte aujourd'hui à Madagascar des amis sur *Facebook* ainsi que des lecteurs apparaissant de loin en loin dans les statistiques qui lui sont communiquées. Il les salue au passage et leur dédie cet article. Et souhaite que notre musée colonial (si l'appellation « Quai Branly – Jacques Chirac » gomme l'injure de sa première désignation « Musée des Arts premiers », elle n'efface pas sa vraie nature) prête à leur pays cette belle exposition qui célèbre sa créativité et – pourquoi pas – en restitue certaines parties : qui pourrait croire par exemple que les Malgaches, si attachés à leurs morts, ont offert ou vendu de leur plein gré à leurs colonisateurs leurs monuments funéraires ?

Lundi 19 novembre 2018